

Le Journal d'André Gide

La publication du *Journal* d'André Gide constitue l'événement littéraire de cet été. Ce *Journal* paraît dans la collection de la Pléiade où ne figuraient jusqu'à présent que les œuvres de morts illustres, de Balzac, de Montaigne à Beau-Belaire. L'exception qui vient d'être faite en faveur de Gide ne me choque pas ; le *Journal* est de toute évidence un livre capital ; quel que soit le sort que la postérité réservera aux *Faux-Monnayeurs* ou aux *Caves du Vatican*, il est impossible qu'elle méconnaisse l'intérêt du *Journal*, où une des personnalités les plus complexes, les plus singulières de l'histoire littéraire se révèle sous toutes ses faces. La qualité maîtresse de Gide, c'est sans doute la sincérité. « Ne pas se poser devant soi-même », écrit-il le 9 octobre 1927. Id est : ne pas afficher les qualités et les vertus que l'on souhaiterait d'avoir, mais que l'on n'a pas. Mais l'être humain est si extraordinairement perfectible (Amiel

eût écrit d'abord : malléable, modifiable, etc.) que souvent l'on devient ce que l'on souhaite d'être, et l'on finit par éprouver vraiment les sentiments que d'abord l'on feint d'éprouver, si toutefois l'on ne joue pas cette comédie pour soi-même. Gide est en défiance devant cette plasticité dont il discerne au fond de lui-même les effets inévitables ; c'est ainsi qu'il avoue être sensible à l'idée que les autres se forment de lui au point de s'y enligner, de la vérifier involontairement ; d'où chez lui une fréquente exaspération contre soi dont le *Journal* nous livre d'irrécusables témoignages.

Il s'étend sur une durée de cinquante ans (1889-1939) ; mais il y a des périodes entières où Gide ne l'a point tenu : les périodes les plus heureuses de sa vie, les plus complètement consacrées au travail. Aussi émet-il quelque part la crainte que le *Journal* ne donne de lui une idée assez fautive, celle d'un être perpétuellement troublé ou angoissé. Je crois que cette crainte est sans fondement. Pour un lecteur impartial, l'équilibre se rétablit entre les phases successives d'une vie assez pauvre en événements extérieurs, mais extraordinairement riche en péripéties invisibles.

Voici comment on peut très grossièrement distribuer ces périodes, entre lesquelles se produisent d'ailleurs des empêtements où s'affirme l'inaliénable unité d'une âme et d'une destinée. D'abord apparaît l'idéaliste fiévreux des *Cahiers d'André Walter* — qu'on sent tout habité par l'Évangile, mais aussi par Platon et par les musiciens romantiques. Mais très vite se dessine la réaction, qui sera décisive, contre le moralisme, et plus profondément contre toutes les complaisances de celui qui s'adonne à l'in-

tropection et cultive en soi un spiritualisme sans contact avec les données composites et sensibles de l'expérience véritable. Des notations portant sur des rencontres, des conversations, des lectures se substituent pendant longtemps presque complètement aux confessions du début. Tout ceci est d'ailleurs capital pour la connaissance de l'évolution artistique de Gide. Il est passionnant d'observer en lui le progrès du discernement, dont il est si rare qu'un écrivain nous livre les repères.

Nous suivons ensuite l'activité de Gide pendant la guerre ; on sait qu'il se consacra pendant plusieurs mois à l'œuvre du Foyer Franco-Belge. Cette partie du *Journal* n'a certes pas la résonance des lettres que Rilke écrit à la même époque ; mais elle témoigne de sentiments profondément humains et de l'indéniable patriotisme dont Gide fit preuve au cours de ces terribles années. Politiquement, sa position est alors, chose étrange, assez voisine de celle de Maurras ; il est curieux de constater un certain parallélisme entre l'évolution qui devait être la sienne et celle de Jacques Maritain. Mais c'est en 1916 que commence la crise spirituelle très aiguë dont *Nanquid et Tu* nous livre le secret ; à la suite d'expériences intimes, dont le détail ne nous est pas connu, Gide se rapproche du christianisme qu'en un certain sens il affirme d'ailleurs n'avoir jamais abjuré ; aux prises avec la tentation, il demande à Christ les secours indispensables pour ne pas succomber définitivement ; mais, en même temps, quelque chose au fond de lui est complice de cela même qu'il combat ; par la suite, lorsqu'il se sera livré sans retour à sa passion — le *Journal* est ici très explicite — on verra grandir chez lui le

ressentiment, non contre la personne même du Christ, mais contre toutes les formes du culte dont Il a été l'objet. Alors viendra une période pendant laquelle il semble bien qu'on assiste à une certaine baisse de son tonus créateur ; son adhésion au communisme me semble correspondre à un effort pour retrouver son élan et comme pour se régénérer. Si léger qu'il se soit montré en l'occurrence, on ne devra jamais oublier ce qui entra dans cette adhésion de générosité réelle, une volonté arrêtée de repudier les privilèges dont il s'accusait d'avoir bénéficié depuis l'origine. Ce sera aussi la cruelle déception que lui cause son voyage en Russie ; et maintenant le voici s'efforçant de se refaire une sagesse sur les ruines de cette grande espérance, ému par la découverte d'un catholicisme qui ne ferme pas les yeux sur les iniquités sociales ; il se reste méfiant cependant, et l'on ne peut savoir comment s'achèvera cette destinée. Oh ! T c'est un livre pour les esprits adultes et qu'il serait insensé de faire lire prématurément. Gide n'y renie nulle part les « singularités » qui, à l'origine, le révélèrent au grand public. Ceux qui ont le goût de condamner pourront s'y livrer éperdument. Mais il y a tout autre chose à retirer de ce livre : une invitation venue de très loin, à comprendre, à réserver son jugement ; oui, certes, il a indubitablement sur la conscience les péchés auxquels la lecture de ses œuvres a pu inciter bien des jeunes êtres sans défense ; et cependant sûrement près de lui la Grâce rôde — cette Grâce qu'incarna l'admirable campagne de sa vie — et rien ne serait plus odieux que de le déclarer perdu. Nous ne savons même pas si pour certains, il n'a pas été l'instrument que la Grâce a choisi. Il existe des

raisons sérieuses de le penser. Et le livre une fois fermé — ce livre où il y a une existence humaine avec son meilleur et son pire — méditons, recueillons-nous. Chacun de nous — non par d'indiscrètes paroles, mais par ce qu'il est — peut en vérité quelque chose pour cet homme étrange, qui nous paraît à certaines heures si riche, à d'autres si dénué, si indigent...

Gabriel MARCEL.

(1) Collection de La Pléiade. Editions de la N.R.F.

*Collection de la Pléiade
par Gabriel Marcel*

28 JUILLET 1939

1939
Temps Présent
88, Rue de Valenciennes, VII^e

6